

Les tilleuls

C'ÉTAIT — mais pourquoi cet imparfait mélancolique ? — c'est toujours une immense maison, de forme carrée. Maison de maître, comme on disait lors de sa construction, de date d'ailleurs imprécise. Depuis quand appartient-elle à notre famille ? sans doute dès le début. Elle est aujourd'hui en propriété indivise, et, malgré les dépenses, mes deux frères et moi l'entretenez et la conservons comme résidence d'été. La ville n'est qu'à une dizaine de kilomètres, mais en hiver l'insolation y est très médiocre. Même au mois de juin, le soleil disparaît vers les quatre heures derrière le premier contrefort du Vercors, trop proche à mon gré.

Nous sommes donc les trois frères Rau : André, l'aîné, atteint ses quarante cinq ans. C'est l'homme sérieux, et même un peu pondtifant, de la famille. Mais quoi ! un notaire se doit d'être aussi un notable. Il est déjà un peu mûr, un peu gras, un peu chauve, très digne, le visage compassé et encadré de favoris blancs, comme il sied, croit-on et croit-il, à sa profession. Mais sous cette apparence artificielle, fabriquée, une brave nature, toute simple et toute ronde. Il est marié — ma belle-sœur se nomme Sophie — avec trois enfants : deux garçons, Joël et Aubin (drôles de noms pour des fils de notaire ; peut-être une réaction de sa femme ?) et une fille, plus simplement prénommée Thérèse. Mon second frère, Albert, frôle la quarantaine. Il est expert-comptable, et ce métier ne semble pas l'inciter à la gaieté, non plus que sa femme, Annie, et leur fille, Janine. Il est grand, brun de peau, sombre

de teint et noir de poil, avec une forêt de cheveux bouclés. Pas très causant, grand amateur de ski de fond ; sa femme et sa fille l'y suivent fidèlement, à longues enjambées.

Enfin moi, Roger, trente-cinq ans, célibataire et pharmacien, de première classe, naturellement, tout comme Monsieur Homais. Et puis, a-t'on jamais rencontré un pharmacien de deuxième classe ? Peu importe mon physique : il me semble que je suis moyen en tout, dépourvu de signes particuliers, comme disent les passe-port : ni cicatrices, ni tatouage, Pas très drôle, quoi.

Nous nous entendons passablement, mes frères et moi ; entre hommes, les disputes sont rares : égoïstes de nature, ils veulent surtout la tranquillité et ne cherchent guère à s'occuper des affaires d'autrui, qui leur rend la pareille. Quand aux deux belles-sœurs, cela frotte de temps en temps, bien sûr, mais de frictions assez légères pour ne pas tirer à conséquence. Les enfants, que nous appelons toujours ainsi, bien qu'ils s'étagent de seize à vingt-quatre ans, font ainsi que tous ceux de leur âge : ils s'aiment bien, s'engueulent bien et se réconcilient très bien. Famille normale, quoi, sans grands éclats.

Je pense que l'atmosphère de la maison y est pour beaucoup. La preuve en est que les enfants invitent souvent des garçons et des filles de leur âge, dont, selon la mode de cette génération, je ne connais que le prénom. Peu importe. Et ces nouveaux venus se glissent sans histoires dans le mécanisme de la maison. Un courant tranquille, un peu assourdi. J'avoue que je m'y plais et que je reviens volontiers, quand je peux me libérer, à la vieille forteresse familiale, qui s'appelle, sans originalité, les Tilleuls. Comme je le disais, une très grande bâtisse carrée implantée dans un vaste terrain. Une allée d'ifs mène à une grille qui donne accès à la grande route, et rejette ainsi à une distance raisonnable le grondement de la circulation.

La maison est construite sur une sorte de butte qui la surélève, entourée d'une terrasse plantée de tilleuls, d'où son nom. Un rez de chaussée et un étage, je ne sais combien de pièces ; un nombre suffisant, comme disent les techniciens de Rolls-Royce quand on les interroge indiscrètement sur la puissance de leur moteur. Un escalier de pierre aux deux angles opposés du quadrilatère, l'un plus petit sans doute réservé autrefois aux domestiques, du temps où cette expèce existait encore. Et en sous-sol, tout ce que comportait normalement une maison de maître : cellier, buanderie, etc... que mes frères et moi avons refusé de transformer en garages, les jugeant inutiles et nauséabonds pour une demeure d'été. Les tilleuls, probablement centenaires, offrent une ombre plaisante et, lors de la floraison, une odeur délicieuse. Même l'intérieur de la maison jouit de leur protection amicale qui me semble apporter le calme et la rêverie dans la demi-pénombre donnée par leur feuillage mobile.

C'est le seul lieu où j'aime à réfléchir ; mes neveux disent : rêvasser. Peut-être ont-ils raison, après tout. Sur la façade sud donne, au rez de chaussée une de ces pièces qu'on appelait jadis salon, si nécessaires à la haute bourgeoisie du siècle commençant. Elle est tendue d'un papier peint à l'ancienne, dans le genre des peintures d'Hubert Robert, où l'on voit de petits personnages évoluer avec nonchalance au milieu de ruines bien propres. L'usure du temps a fait passer les couleurs et par endroits estompé le dessin. Mais cette tapisserie reste agréable pour soutenir et diriger la rêverie, quand les yeux se reposent sur elle. Dans un coin de la pièce un vieux piano, un Gaveau, à la sonorité un peu assourdie, mais encore plaisante. Je songe souvent à Verlaine :

« Le piano que baise une main frêle

Luit dans le soir rose et gris, vaguement... »

Une bergère et des fauteuils recouverts de toile de Jouy, une atmosphère très provinciale, disent avec quelque mépris les

jeunes. Bah ! *they say, what say they, let them say*^a. Cette pièce où je me trouve bien est quelque peu mon φροντιστήριο, pour reprendre le mot délicieux d'Aristophane^b, mon pensoir.

Cet été là — peu importe la date, et je préfère ne pas la donner — en dehors de mes promenades dans le Vercors, j'envisageais d'écrire un roman : oh, pas pour la publication, seulement pour mon intérêt personnel. Je n'avais aucun message à transmettre à la postérité ; cela, je le savais mieux que personne, mais j'étais captivé par des questions techniques. Autrement dit, je m'attachais beaucoup plus au contenant qu'au contenu. En fait, j'hésitais entre trois formes d'expression, sans me dissimuler les difficultés, peut-être insurmontables qu'elles présenteraient.

D'abord le roman policier idéal, si je puis le qualifier ainsi. J'avais lu une nouvelle fort astucieuse qui voulait démontrer au lecteur que c'était lui, la prochaine victime de l'assassin psychopathe, que tandis qu'il était en train de la lire le tueur était déjà là, derrière le dos du fauteuil, le poinçon mortel à la main. Inutile de vous retourner, c'est déjà trop tard ! Bon, l'auteur m'avait devancé, en utilisant mon idée. Il fallait trouver autre chose, et, logiquement, une seule solution se présentait : écrire un roman policier où l'on découvrirait *in fine* que l'assassin n'était autre que le lecteur lui-même. Postulat d'une élégante simplicité, et, je m'en flattais un peu trop aisément, original. L'ennui, c'est que la réalisation s'en avérait singulièrement épineuse : tous les procédés auxquels je songeais apparaissaient, les uns après les autres, impossibles. Il suffit de signaler que le moins impraticable aurait consisté à imprégner les pages du roman d'un produit hallucinogène qui aurait fait croire au lecteur qu'il était effectivement l'assassin. Impraticable, sans aucun doute. Mon cer-

a. Devise populaire vers la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e.

b. Dans *Les Nuées*.

veau mis à rude épreuve a dû s'avouer battu. Je me consolais en me répétant que le polar est un genre tout ce qu'il y a de mineur, et que je pouvais viser à mieux.

Restaient mes deux autres projets, difficiles, mais, à première vue, pas impossibles. Et, en premier lieu, construire un roman dont chaque chapitre porterait en exergue un vers du poème de Baudelaire *Le crépuscule du matin*. Ce vers donnerait au lecteur la tonalité du chapitre, le climat sous lequel il se déroulerait, introduisant ainsi l'unité dans la diversité, l'unité du poème telle que l'a conçue Baudelaire, et la diversité des chapitres, vus comme autant de variations musicales sur le thème donné. La difficulté, qu'il ne fallait pas sous-estimer, était d'éviter l'impression de marqueterie d'un livre fait de pièces et de morceaux. J'avais déjà écrit l'ouverture :

« La diane chantait dans la cour des casernes »,
et un épisode se dessinait nettement :

« Les débauchés rentraient, brisés par leurs tra-
vaux. »

Je voyais assez bien la fin :

« L'aurore grelottante en robe rose et verte
S'avavançait lentement sur la Seine déserte. »

Mais il me faut avouer que le reste du livre était beaucoup moins net, et que certains chapitres me laissaient pour le moins perplexe. Il ne fallait surtout pas que le beau poème de Baudelaire devienne un carcan artificiel dans lequel on bourrerait n'importe quoi pour boucher les interstices ainsi que l'on fait pour couffin troué.

Mon autre idée était de fondre une œuvre écrite (encore à écrire d'ailleurs) avec une œuvre musicale. Il me semblait logique de partir des vingt-quatre préludes dans les différents tons ; d'inscrire chacun d'entre eux — ou de le faire entendre par un disque — en tête de chaque chapitre. L'atmosphère

sonore ainsi établie sous-tendrait le développement écrit, le guiderait, soutiendrait l'auditeur-lecteur. À ma connaissance, ce procédé n'avait pas été utilisé, du moins de cette façon systématique. Fargue soulignait certains de ses poèmes de quelques portées de Chopin. Moi, je visais un roman, entreprise beaucoup plus délicate. Peut-être pouvait-on essayer ? J'avais écarté le *Clavier bien tempéré*, trouvant Bach beaucoup trop rigide et contraignant, et Chopin pas assez à mon goût. Finalement mon choix s'était porté sur les préludes de Rachmaninoff. Bref, je me prenais un peu pour un nouveau Rimbaud : « Je suis le saint en prière sur la terrasse — comme les bêtes pacifiques paissent jusqu'à la mer de Palestine. — Je suis le savant au fauteuil sombre. Les branches et la pluie se jettent à la croisée de la bibliothèque. — Je suis le piéton de la grand route par les bois nains. . . »

Tout de même, je ne me prenais pas exagérément au sérieux : en fait de bois nains, j'arpentais la forêt de Lente où abondent les arbres gigantesques, tel le fameux sapin bronzé, non loin du carrefour des trois routes. Ceux de notre tribu qui aimaient marcher, je les emmenais volontiers découvrir les petites routes du plateau, leurs cols, les fermes isolées, en petit nombre, malheureusement, puisque les Allemands ont quasiment tout brûlé. Nous partions à deux ou trois autos, et j'étais chargé de convoier dans ma Lancia trois des invités de cette année : Sam, Katia et Valérie. Sam, malgré son prénom, n'avait rien d'anglo-saxon : sa famille, des protestants d'Anduze, l'avait baptisé Samuel, mais tous ses amis préféraient raccourcir ce prénom. Un garçon brun, trapu, assez silencieux, plutôt sympathique. Valérie était une blonde (artificielle ?) peu signifiante, du moins à mes yeux. Il est vrai que mes yeux n'en avaient que pour Katia : jolie, disait-on, une chevelure auburn, un visage au teint mat éclairé d'yeux pâles, un corps souple ; bonne marcheuse, ce que j'appréciais, et paraissant prendre plaisir aux virées.

Tout naturellement, Sam et Valérie s'installaient aux places d'arrière, car ils étaient bons amis depuis longtemps, m'avaient-ils déclaré. Ainsi Katia se trouvait toujours à côté de moi dans l'auto, et assez naturellement sur les sentiers. J'avoue que je trouvais plaisir à sa compagnie, et un plaisir plus grand, jour après jour. Il me semblait que ce plaisir était partagé et je commençais, comme on dit, à me faire des idées. Oh, pas celles que vous croyez : j'étais plus jeune que mes frères, mais, par le milieu familial, l'éducation, je me sentais faire partie de cette génération où le mariage existait encore, non seulement comme un fait pratique, mais surtout comme un bel idéal, où l'on respectait par principe profond les femmes et les filles. Bref, des idées antédiluviennes, pour les autres ; mais pas pour moi. En sorte que pensant de plus en plus, de mieux en mieux à Katia, je me disais que peut-être...

Oh, bien sûr, je savais que je n'avais rien d'un playboy, qu'une différence d'âge de plus de dix ans nous séparait, qu'elle semblait me considérer uniquement comme un camarade... Bref tout ce qu'un célibataire de mon âge doit se dire, quand il sent quelque chose d'inconnu commencer à se mouvoir au fond de son cœur. Mais je me disais aussi que l'amour — si j'aimais ? — parvient à éveiller l'amour, que peut-être un jour...

C'est dans ces sentiments que le matin j'avais mené mon trio habituel faire une virée dans le Vercors, plus exactement à la brèche de Chalimont. À Villard de Lans, on prend la route de Valchevrière, passant devant les stations, toutes différentes et toutes aussi belles, du chemin de croix édifié juste après la guerre en l'honneur du village martyr. Bon, je ne vais pas essayer de le décrire, car ce serait une autre histoire. Trois kilomètres après la grande croix d'aluminium qui se dresse sur le belvédère où moururent les chasseurs al-

pins ^a, j'avais arrêté l'auto à la maison forestière : j'étais déçu de l'indifférence complète que mon trio avait manifestée pour le chemin de croix. Sans doute trop jeunes pour porter intérêt à ces histoires anciennes ; tout de même. . . La seule chose qui les intéressait, c'était de savoir quand la vieille 4L de Janine nous rejoindrait, et avec elle Aubin et Joël, plus un de leurs copains qui m'intéressait guère, un nommé Éric, un grand fifre hirsute et velu qui venait aux Tilleuls pour la première année.

Donc la seconde auto n'a pas tardé à se présenter, et nous avons tous suivi à pied l'étroite route forestière qui monte à la brèche, plus exactement à l'extrémité d'un long éperon de roc qui domine vertigineusement, de plus de huit cent mètres d'à-pic, les gorges de la Bourne. Une beauté, une grandeur à couper le souffle, et qui l'a même coupé à la jeune bande. Juste quelques remarques trop prévisibles, mais qui m'ont fait grincer des dents : « C'est dingue, ce truc. — Putain, t'as vu ça ? » Et j'en passe, et pas des meilleures. Mais là aussi c'est une autre histoire : sinon qu'on a toujours tort de mener devant une belle chose des gens trop nombreux. Mieux vaut y aller seul, ou avec un ou deux amis sûrs. J'ai eu la sagesse de garder pour moi mes sentiments et mes réflexions, et nous nous sommes retrouvés sans histoire aux Tilleuls pour le repas de midi.

Après quoi, j'ai considéré le temps : grand beau, très chaud et même lourd. Le mieux à faire pour mon gré était de me retirer dans mon pensoir que, par un accord tacite mais respecté on me réservait. Installé dans un grand fauteuil, je me laissais imprégner par cette luminosité un peu glauque d'aquarium qui fait le charme de cette pièce. Par la fenêtre ouverte, je voyais le feuillage des tilleuls frémir à une légère brise qui se levait par instants. Sinon, le silence. La maison est si vaste, sans parler du parc, que ses nombreux occupants

a. Les 22 et 23 juillet 1944.

peuvent s'y disperser ou s'y isoler à leur fantaisie, sans gêner les autres. Ce qui était le cas, à cette heure. Mes pensées flottaient, s'estompaient, devenaient seulement images plus ou moins disparates : fragments de paysages, visages. Puis plus rien, à mesure que je glissais dans le plaisir délicat de la sieste.

Au bout d'un laps de temps incertain, je suis revenu peu à peu à la conscience, sans encore rouvrir les yeux. Y avait-il donc un élément nouveau ? Oui, j'entendais deux voix qui conversaient, tôt identifiées : Sam et Valérie s'étaient installés sur la terrasse à l'ombre, assis sur le banc qui se trouve juste en dessous de la fenêtre du petit salon vert. À demi-éveillé, d'abord je n'écoutais guère leurs propos, par politesse, mais surtout par indifférence, pas assez réveillé pour y porter vraiment attention. Puis j'ai ouvert les yeux et leur conversation est devenue plus nette. Oh, rien de bien passionnant : Sam mettait au point un projet de sortir le lendemain : « Et en redescendant, nous n'allons pas aux Tilleuls, mais en ville. Là-bas, un fast-food quelconque, puis nous finirons la soirée à la discothèque. — Alors on n'emmène pas les vieux ? (je traduais sans peine : les trois frères Rau) — Non, on n'en a rien à foutre (Douce jeunesse !) — Même pas Roger ? — Le potard ? (c'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité) Surtout pas, pareil que les autres. Pour une fois qu'on peut être entre nous ! » Attrape, auditeur indiscret ! Je n'avais jamais cherché à jouer à copain-copain avec la bande des jeunes, et je ne nourrissais guère d'illusions. Mais l'apprendre aussi brutalement ! Un souvenir littéraire m'a fait ricaner en moi-même : la princesse de Clèves, le pavillon de chasse, où Nemours surprend par la fenêtre une conversation qui ne lui était pas destinée. Ainsi de moi, aujourd'hui.

Cependant sur leur banc, les deux acolytes continuaient à discuter leur projet du lendemain : « Alors, on y va tous ? — Oui, jusqu'à un certain point (c'était Sam, avec un petit

gloussissement entendu). — Qu'est-ce que tu veux dire ? — Oh bien, pendant qu'on sera à la disco, il y en a deux qui se livreront à d'autres travaux pratiques. — Quels deux ? quels travaux ? — Allons, ne joue pas les demeurées : tu sais très bien qu'à la moindre occasion Éric et Katia se tirent en douce ; tu as quand même dû le remarquer. — Et pour quoi faire ? — Idiote ! pour baiser : Quoi d'autre ? » Eh bien voilà. Voilà ce que c'est que d'écouter aux portes, comme disait toujours ma sage grand'mère. J'avais reçu mon paquet, et cela faisait mal ; oui, très mal. Cette Katia que je commençais à aimer, que peut-être j'aimais déjà, ainsi elle et cet affreux Éric... Et là il me fallait repousser de toute ma force les images écœurantes qui se présentaient à mon esprit : les voir couchés ensemble, elle que j'avais toujours respectée, avec ce grand singe poulu... Un cliché stupide m'a traversé la mémoire : les affres de la jalousie. Étais-je donc jaloux ? mais de qui et de quoi ?

Katia ne m'avait jamais rien promis, elle ne me devait donc rien. Et d'ailleurs je ne lui avais jamais rien demandé. Je ne pouvais guère jouer le grand rôle de l'amant trahi, et ce n'était pas dans mon caractère. Mes pensées tournaient en cercles : Qu'allais-je faire ? que devais-je faire ? Sortir en poussant des cris furieux : « Eh bien, j'en entends de belles : n'est-ce pas honteux ? » Absurde : je n'avais qu'à ne pas écouter ce qui n'était pas destiné à mes oreilles. Défier l'Éric et lui casser le portrait ? La vie n'est pas un mauvais film de la catégorie Z. Terrasser le gorille et, vainqueur, recevoir dans mes bras musculeux la belle Katia toute frémissante, éperdue d'admiration ? Grotesque. Et de toute façon je n'aurais pas voulu d'elle dans ces conditions, ni même, désormais, dans aucune condition. J'avais sans doute eu le tort de la hausser sur un piédestal, et brusquement, brutalement, il m'avait été révélé qu'elle était autre. À mes yeux, elle avait perdu toute dignité (je sais, je suis de l'ancien temps, déphasé par rapport

aux mœurs modernes).

Et même si je m'efforçais, sans trop y parvenir, de la comprendre et de ne pas la juger, restait un fait incontestable : quand l'estime disparaît, l'amour peut-il encore subsister ? Alors, la faire chasser de la maison avec son partenaire, jouer le rôle de l'ange gardien avec son épée flamboyante aux portes du paradis terrestre ? De quel droit ? Je n'étais même pas le seul maître de la maison : mes frères et belles-sœurs auraient eu leur mot à dire, avec autant de droits que moi. Impossible de me transformer en accusateur public pour dénoncer les coupables. Je pouvais encore me taire, agir comme si je n'étais au courant de rien, et continuer à faire bon visage à Katia, sans parler d'Éric ? Non, je ne m'en sentais pas capable ; cette affectation d'amabilité ou même d'indifférence aurait paru hypocrisie, et ce rôle injouable. Même si mon réflexe, quand je suis blessé, est d'enfouir ma peine au plus profond de moi, sans rien dire.

Ma raison me démontrait clairement que je ne pouvais plus aimer Katia, que mes rêves hésitants de mariage n'étaient plus qu'une bulle crevée. La raison, oui : mais cela ne diminuait en rien le chagrin et la souffrance. Naïveté, peut-être, mais je souffrais réellement, redressé maintenant sur mon fauteuil, le menton dans la main, les coudes sur les genoux. Une seule solution, provisoire, mais logique : partir sans rien dire à personne.

Le cœur serré, j'ai rapidement fait mes valises : l'escalier intérieur m'a conduit en bas sans que nul ne puisse me voir. Ma Lancia a suivi doucement l'allée : aucun des occupants des Tilleuls n'allait y prêter attention. Tout au plus penserait-il, s'il s'en apercevait, que le vieux Roger allait faire des courses en ville. À la grille, j'ai tourné à droite pour prendre la route, sans savoir pourquoi je tournais à droite plutôt qu'à gauche. Puis j'ai accéléré — l'auto ne demandait que cela — pour une destination encore inconnue. Peut-

être l'équilibre reviendrait-il, peut-être pourrais-je continuer à vivre comme avant. Sans Katia.

Je ne l'ai jamais revue : à quoi bon revoir un idéal gâché et souillé ? Je reviens aux Tilleuls, mais seulement aux périodes où je suis assuré d'avoir le bonheur — ou le malheur — de n'y rencontrer personne. Ma famille ne m'a posé aucune question : ce n'est pas le genre chez nous autres. Je continue de la voir régulièrement, mais ailleurs qu'aux Tilleuls. Et même là, je ne puis entrer dans le petit salon vert sans un serrement de cœur. Les grands arbres offrent toujours leur ombre amicale et l'odeur du tilleul en fleurs, fidèles à leur fonction, tous les ans. Peut-être n'y a-t'il que le cœur humain qui soit incapable de refleurir. . .